SEPTEMBRE 1913 TROISIÈME SÉRIE N° 45

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Études ésotériques, psychiques et divinatoires

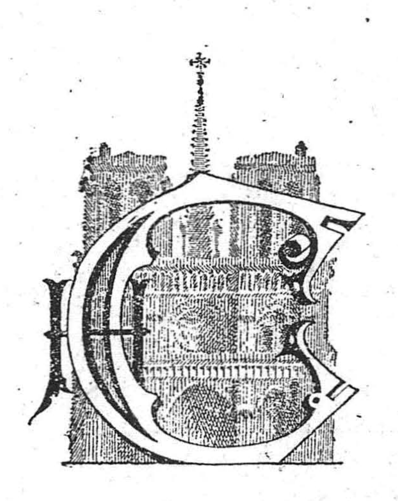
Fondée par le Dr PAPUS en 1890

23E ANNÉE

Prix du Numéro ..... **0.50** | Abonnement unique. **5 f. par an**

Principaux Collaborateurs :

ALFÉGAS, Dr ALLENDY, G. ALLIÉ, ALTA, F. Ch. BARLET, E. BOSC, M. BOUÉ DE VILLIERS, G. BOURGEAT, J. BRICAUD, C. B., E. C. GRILLOT DE GIVRY, Dr H. GRORICHARD, A. HAATAN, A. JOUNET, JULEVNO, KADOCHEM, Dr PAPUS, P. REDONNEL, Dr RÉGNAULT, P. RIMORI, SÉDIR, TIDIANEUQ, G. TRARIEUX, Dr VERGNES, WARRAIN O. WIRTH.



Rédaction et Administration : Téléph. 820-43

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS

23e Année Septembre 1913 Troisième Série N° 45

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

Le Hasard n'existe pas	ABONNEMENT UNIQUE 5 FRANCS PAR AN	Le Surnaturel n'existe pas

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose



LA VIE ÉLÉMENTAIRE

SOMMAIRE

NOTRE BUT

Réponse à une question posée.

Ce que nous tenons avant tout à affirmer hautement c'est notre indépendance la plus absolue.

Car le but de notre Revue est essentiellement la recherche de la vérité sous toutes ses faces, par la divulgation de la Science Eternelle, la véritable science connue des anciens, adaptée à nos conceptions modernes et sous la forme la plus claire.

Et nous remplirons notre mission en continuant à offrir à nos lecteurs des articles originaux et traductions de la plus haute importance touchant les sujets de nos études.

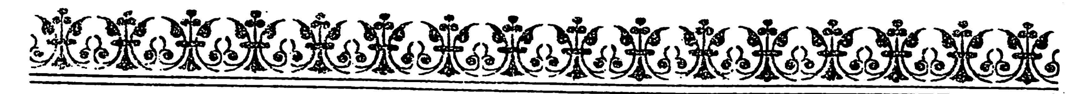
Nous voulons que tous les Abonnés du Voile d'Isis *forment une seule et même famille intellectuelle dans la recherche de la Voie idéale qui mène à la plus haute spiritualité.*

LA DIRECTION.

CONFÉRENCE

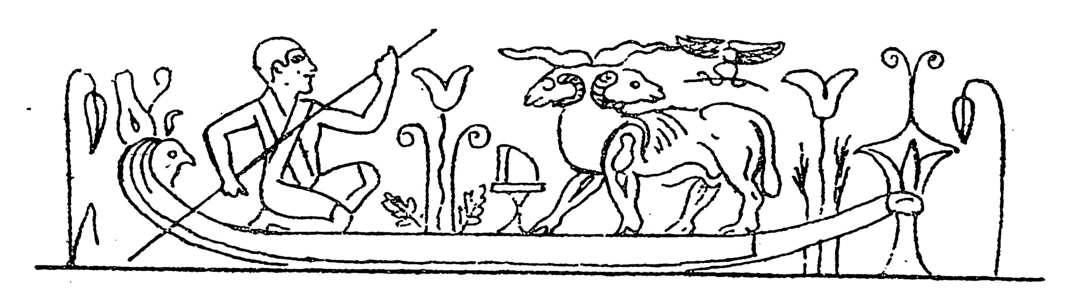
La Société des Etudes Spirites (fondation ALLAN KARDEC) donnera sa première conférence le 14 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle des Sociétés Savantes ; sujet : *Le Devoir Spirite.* Conférencier : M. Phileos.

On peut se procurer des invitations aux bureaux de la Revue.



LES MAITRES D'AUJOURD'HUI

Les Symboles Sacrés



La Barque d'Isis

Tacite, le grand annaliste latin, assure qu'une tribu de Suèves sacrifie à Isis ; puis il ajoute : « Je ne connais guère l'origine ni le motif de ce culte étranger. Je n'en sais pas autre chose, sinon que la statue elle-même taillée en forme de liburne (petit navire de Liburnie), montre que *cette religion est venue par eau.* » Cette interprétation enfantine d'un homme si intelligent montre que l'intelligence ne suffit pas à deviner les mystères : il y faut cette faculté divine, *la divination ;* ou tout au moins ce « fil d'Ariane », l'*initiation.*

Nos plus savants critiques ont perdu le fil d'Ariane : aussi, leur science apparaît-elle parfois un peu ignorante, quand elle raille « cette *profonde* ignorance » qu'était la science primitive. « Profonde », oui ! elle l'était la science antique ; mais elle n'ignorait pas quantité de secrets que nos contemporains les plus doctes n'ont pas encore découverts. Les manuels d'instruction classique, par exemple, sont trop primaires, vraiment, lorsqu'ils nous enseignent que les Anciens bornaient leur science physique à ces quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu, car leur physique était, quand elle parlait des *quatre éléments,* infiniment plus profonde que les superficies.

Ecoutons, je vous prie, l'instituteur antique des candidats à l'Initiation.

Voici, dit-il, un ouvrier qui a sous sa main une matière, bois, fer, marbre, pierre ; il la travaille et lui donne une forme quelconque. Vous avez là sous vos yeux les quatre éléments ontologiques ; le quatrième, produit par les trois qui lui préexistent.

Ce qui est produit, c'est telle forme donnée actuellement à la matière mise en œuvre. Mais cette matière préexistait avant de recevoir cette forme que l'ouvrier lui a donnée : et l'ouvrier aussi préexistait, pour s'emparer de cette matière et lui donner cette forme : et aussi, dans l'ouvrier, préexistait cette force intelligente qu'il a émanée de lui-même et fait passer en acte dans la matière passive.

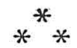
De même, continuait l'initiateur, dans tout acte producteur ou réalisateur, même dans ceux qui se bornent à la vie personnelle de l'homme, génération, circulation, nutrition, partout et toujours vous devez découvrir ces quatre éléments nécessaires : 1° un être premier, producteur, père de l'acte ; 2° un être second, récepteur de l'acte, matrice ou matière ; 3° l'action du premier être sur le second, ou l'union des deux en un, — ternaire des causes ; 4° le produit, le résultat, le fils de l'union des deux causes.

Suivez le fil d'Ariane, vous qui êtes capables d'initiation ; et remarquez bien, je vous prie, que nous sommes ici dans le réel le plus positif, non point dans l'imaginaire. Et ce positivisme du phénomène le plus matériel est le fond non moins positif de toute métaphysique, de toute théologie, de toute cosmogonie, de toute religion. Trois, produisant Quatre : telle est l'arithmétique ontologique.

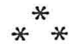
Et notez aussi, je vous prie, que le quatrième terme, résultat des trois précédents, devient premier, à son tour, dans un nouveau cycle : le fils, né du père et de la mère, devient père à son tour dans une nouvelle famille ; l'ouvrier, que nous avions pris tout à l'heure pour premier élément dans le ternaire Industrie, était un 4 issu du ternaire Famille ; et l'outil qu'il produit comme résultat de sa propre industrie, deviendra producteur aussi, de formes nouvelles dans une nouvelle matière.

Telle est la norme des causes manifestée par les faits :

deux en un, premier cycle *ternaire,* d'où naît *quatre,* qui commence un second cycle ; et ainsi indéfiniment, en un cycle de ternaires s'engendrant les uns les autres.



Nous verrons plus tard comment le Soleil, dans les religions initiatiques, était le symbole du premier des trois éléments ontologiques, l'image du principe premier, c'est-à-dire de Dieu, Père de la Nature. Mais, pratiquement, ce n'est pas Dieu, c'est la Nature, ici-bas, qui s'offre tout d'abord à notre étude : commençons donc par ce qui s'offre à nous tout d'abord, et voyons quel était dans l'initiation antique le symbole traditionnel du Principe Second, ou Matière Première.



Mais d'abord, qu'est-ce, dans l'Absolu, que cette Matière Première ?

Aux catéchiseurs inconscients qui enseignent que Dieu a tout créé *de rien,* un catholique non suspect, Joseph de Maistre, répondait : « Mais non vraiment, Dieu n'a pas tiré tout de rien, puisqu'il a tout tiré *de sa Puissance ;* la Puissance de Dieu n'est pas rien ! »

En fait, affirme la Raison, il y a nécessairement dans Dieu, dans l'Absolu, outre son Etre Eternel, la Puissance d'où peuvent émaner tous les êtres à venir : comme dans le génie d'un Victor Hugo ses œuvres à venir sont déjà en puissance. « De l'Etre-Dieu, enseigne le grand théologien saint Thomas d'Aquin, notre raison affirme clairement qu'*il est,* sans nous dévoiler clairement *ce qu'il est.* » J'en dis autant de la Puissance de Dieu, qui est Dieu, elle aussi ; par conséquent ineffable.

Hélas, oui ! la parole, même la pensée humaine, défaille toujours par quelque endroit lorsqu'il s'agit de définir Dieu ; on ne définit pas l'Infini ; les mots eux-mêmes protestent. Aussi bien l'Unité Divine était considérée comme supérieure à toute formule, et c'est pourquoi la Kabbale primitive désignait Dieu par un signe simplement : le Iod, comme on le nomme dans l'alphabet hébreu. Mais rationnellement, cette unité apparaît à notre réflexion comme une

dualité — non pas un *dualisme,* c'est-à-dire deux forces en lutte l'une contre l'autre ; mais une dualité, c'est-à-dire deux forces unies en unité parfaite, et la première fécondant, évertuant la seconde : car *un* multiplié par *un* produirait *un* uniquement ; la dualité unifiée est nécessaire à la fécondité : outre la force qui évertue, ou force active, il faut la force qui est évertuée, ou force réceptive ; et l'union, le mariage des deux dans l'action réciproque.

Cette Dyade, cette Union manifestant l'ineffable Unité, se nommait dans les sanctuaires initiatiques Iod-Evê, Iswara-Pracriti, Osiris-Isis. Et c'est à cette Dyade, à cette première image de l'Inimaginable, que Moïse songera, dans le premier chapitre de son Sépher, lorsqu'il écrira cette phrase étrangement suggestive : « Et Dieu créa l'homme à l'image de Dieu ; il le créa masculin et féminin à l'image de Dieu. »

Dans le symbole primitif que représente pour nous la table Isiaque, le Soleil, symbole du Principe Masculin, est adombré d'une légère vapeur, parfaitement distincte de la lumière pure qui est la radiation première, et entièrement pénétrée par les rayons solaires qui l'illuminent et la fécondent. Admirable symbole du primitif élément de toute la création évolutive, du quatrième terme émané ou produit par le Divin Ternaire, cette substance unique, ce substratum universel, que Moïse nomme *Aour,* que la Vulgate traduit *Cœlum*, que les Indous appellent *Akasa*, que la science moderne reconnaît enfin, sous le nom d'*Ether*, comme le substratum universel de toutes les formes de la matière.

Notre science terrestre de la matière, partant naturellement de cet ici-bas où vivent et travaillent nos physiciens et nos chimistes, ne devait arriver qu'après avoir remonté tous les degrés, jusqu'à cette forme première de la Matière Originelle, dont toutes les autres formes de matière ne sont que la descente de plus en plus basse jusqu'à l'inertie totale. Mais la Science Primitive commençait, naturellement, à ce qui est primitif ; et étant elle-même au commencement de l'*involution,* non pas de l'*évolution,* au commencement non pas à la fin de la formation terrestre, elle commençait par le commencement, non par la fin, et connaissait immédiatement comme élément premier de tout ce qui est maté-

riel cet Aour, cet Akasa, cet Ether, que notre science, à force de remonter, arrive enfin à découvrir comme matière universelle.

La physique simplifiée, dans la science pour tous, résumait chez les Anciens la descente de l'Ether jusqu'aux formes dernières, par quatre étapes ou formes générales : le feu, l'air, l'eau, la terre. Mais ce qui est en bas ne leur faisait pas oublier ce qui est en haut ; et toujours, même au-dessus de ce qui est le plus haut dans la Matière, ils voyaient l'Eternel Masculin qui féconde cet Eternel Féminin. Peut-être nos matérialistes voyant les vibrations intenses de l'Ether se persuaderont-ils, puisqu'il vibre, qu'il vibre par lui-même : « la femme aussi vibre de vibrations intenses dans l'acte de la génération, eût répondu la Science Antique ; cela ne prouve pas qu'elle suffise à enfanter sans l'intervention de l'homme ; la Nature est l'Eternel Féminin dont Dieu est le fécondateur éternel ; Isis est l'épouse d'Osiris. »

***

L'étudiant, entendant se dérouler cette initiation transcendante, se demandait en lui-même quand donc il arriverait à la barque sacrée. « J'arrive, continuait l'initiateur, au symbolisme de la barque. Mais le fil d'Ariane est le fil de la Raison qui ne peut pas conduire au but, sinon par le chemin de la Logique. Arrivons, nous aussi, à l'explication terminale.

La Matière première universelle fut d'abord Feu, c'est-à-dire électricité et lumière ; moins vibrante, elle devint au degré inférieur l'Air ; se condensant davantage, elle devint successivement Eau puis Terre, c'est-à-dire élément liquide, puis élément solide. Tels furent aussi ses symboles successifs dans les religions primitives. Puis le symbolisme descendu, lui aussi, comme les religions, au plus bas degré du Naturalisme, remonta vers les hauteurs d'où il était descendu ; et ce fut la lune changeante ou son croissant variable qui, non plus la terre inerte, représenta la Matière Première. Une interprétation intelligente fit ensuite du croissant astronomique le croissant physiologique de la fécondité féminine ; et les artistes bientôt complétant le symbole, la barque sacrée apparut telle que nous la voyons

sur la Table Isiaque, en forme de croissant, et portant sculptée sur sa proue une femme, une Isis, pour indiquer la signification mystérieuse.

Le schisme d'Irshou abrutissant les peuples asiatiques pour les brutaliser tout à l'aise, avait borné le culte à la Vie animale. De là, chez les dégénérés oublieux de l'esthétique et de la décence, des accouplements monstrueux représentent tout le symbolisme cultuel ; de là, les divinités extravagantes, à cent têtes, à cent bras, à ventre énorme tout constellés de seins nourriciers, que l'on peut voir encore dans l'Inde et dans la Chine. Chez les Egyptiens, au contraire, c'est une représentation déjà esthétique que cette Isis, de type si pur, portant sur sa tête le croissant physiologique ouvert vers le Soleil fécondateur. Mais c'est l'entrée de la Grèce dans l'Histoire religieuse qui marque l'avènement du Beau réellement artistique dans le symbolisme humain traduit en immortels chefs-d'œuvre par des esthètes accomplis ; jusqu'à ce que le Christianisme, plus parfait encore, intronise, dans une religion symbolique à la fois et réelle, le Beau Moral traduit par des méditatifs, par des saints, dans un art mystique tout rayonnant de pur amour et de spiritualité communicative.

La barque sacrée alors ne sera plus qu'un accessoire ; et c'est la déesse même de la barque qui rappellera aux compatriotes de Phidias et de Praxitèle cette force de la Nature purement passive à l'origine, mais fécondée par l'action du Principe Divin : plus audacieux encore, les peintres et les sculpteurs au Moyen Age et toujours désormais, nous inviteront à nous prosterner devant l'Eternel Féminin idéalisé dans une Vierge que le Souffle Divin a rendue mère, que l'enfantement du Fils de Dieu a conservée inviolée, et qui, pour affirmer sa virginité, repousse de ses pieds nus le croissant mystérieux, le Kolpos physiologique, que l'Isis égyptienne portait sur sa tête hiératique.

ALTA.

Notre avenir est écrit en nous

La psychologie astrologique

Nous avons vu dans un précédent article sur les sept types planétaires quels sont les rapports existants entre la psychologie et l'astrologie. Grâce à ces rapports, nous pouvons, dans une certaine mesure, déterminer notre destinée future sans avoir recours à l'ardue et longue pratique de l'astrologie pure.

Car ne peut-on déterminer l'avenir de chacun d'après son caractère ? Car la destinée de chacun n'est-elle pas, dans une large part, la résultante de son orientation, laquelle orientation dépend directement du caractère inné. Il apparaît donc de la plus haute importance de préciser son type planétaire si l'on veut réussir dans la vie ou améliorer son sort. D'une ligne de conduite fort simple dépend souvent le bonheur.

Mais il est malaisé souvent de préciser son caractère pour la simple raison que l'on se voit souvent non point comme on est réellement, mais bien comme on voudrait être. Cependant, un examen de conscience approfondi peut nous donner d'excellents résultats.

Réfléchissons donc et nous plaçant « en dehors de nous-mêmes », demandons-nous : Etes-vous exubérant, rayonnant, joyeux, dissipé même ? — Vous êtes solarien.

Etes-vous lunatique, rêveur, passif ? — Vous êtes lunarien.

Etes-vous actif, martial, combatif ou énergique ? — Vous êtes martien.

Etes-vous habile, souple, changeant et subtil ? — Vous êtes mercurien.

Etes-vous fier ou autoritaire, aimant à dominer ? — Vous êtes jupitérien.

Etes-vous séduisant, voluptueux, frémissant au contact des belles choses, aimant à opérer par le charme ? — Vous êtes vénusien.

Etes-vous sombre, réfléchi, « résorbé », taciturne ? — Vous êtes saturnien.

Le moyen le plus efficace pour arriver à un résultat exact est d'agir par élimination. Voyez d'abord ce que vous n'êtes certainement pas et faites parmi les « symptômes de votre individualité » une sélection. Car nous avons certes plusieurs tendances ; en outre, les contingences de l'existence nous transforment légèrement. Il est donc de toute nécessité de dégager des contingences notre caractère dominant, notre « caractère inné ». Replions-nous sur nous-mêmes, analysons-nous, demandons-nous quelle était notre tendance principale quand nous étions enfants. Le résultat souvent dépassera nos espérances.

Les caractères opposés se précisent aisément : le solarien joyeux, rayonnant, « dispersé » est le contraste du saturnien « résorbé », pensif et sombre. Le martien actif et énergique est l'opposé du lunarien passif et rêveur et aussi du mercurien changeant et habile.

Le jupitérien hautain et le vénusien gracieux et affable ont peu de points de ressemblance. Mais le mercurien et le lunarien se ressemblent, à première analyse. Tous deux semblent hésitants ; mais le mercurien hésite par habileté et pour tirer profit des circonstances, tandis que le lunarien s'abandonne passivement.

Le mercurien est le type le plus complexe d'ailleurs, comme l'indique son diagramme composé des signes de Vénus et de la Lune ; aussi aura-t-il des phases lunatiques, d'autres voluptueuses. Mais toujours on le reconnaîtra à sa subtilité, à son adresse avisée, à sa finesse spirituelle. Neuf fois sur dix, l'être qui ne peut exactement établir son caractère dominant est mercurien. Celui qui manque de caractère est lunarien. Quant aux autres types : le solarien expansif, le martien énergique, le jupitérien dominateur et le vénusien séduisant, ils se détachent nettement.

La destinée de chacun de nous découle en grande partie, comme nous le disions plus haut, de son caractère. L'avenir dévoilé grâce à lui, pour apparaître, si on peut dire,

d'une façon panoramique, n'en est pas moins juste, sinon précis.

Le solarien aura une destinée lumineuse, glorieuse même. N'est-il pas, de par la loi, merveilleusement prédisposé à rayonner. Toutefois, il devra craindre de disperser ses efforts et ne pas oublier que, comme dit le proverbe : « Qui trop embrasse, mal étreint. » Dès son enfance, tout lui sourira. Il sera généreux et « léonin », comme son signe zodiacal l'indique. Mais il n'aura pas toujours en amour toute la joie qu'il pourrait attendre. Il donnera plus qu'il ne recevra. Les carrières de l'art, où sa fécondité pourra s'exercer, lui seront favorables.

Le lunarien aura une vie aventureuse extrêmement changeante. Incapable de prendre une décision il subira l'influence ambiante et gravitera dans l'orbite d'une personnalité plus marquante. A lui de choisir cette « amitié » parmi des personnalités bienfaisantes : jupitériennes, solariennes ou vénusiennes. Sa vie, dans son ensemble, ne sera ni vraiment heureuse, ni malheureuse. Il subira le flux et le reflux des évènements, sans en souffrir outre mesure, mais non plus sans en tirer profit comme le ferait le mercurien.

La carrière du martien sera active et souvent agitée. Il y aura de grands changements brusques. Le martien s'élèvera souvent aux cimes ; mais il s'y maintiendra rarement et ses chutes seront terribles. Il doit s'attendre à la fois à la gloire et à la déchéance. Napoléon est un type de martien complet.

Le mercurien réussira toujours dans la vie, tôt ou tard. La fortune finira par lui sourire, qu'il soit orateur, avocat, poète ou commerçant. Il saura, du reste, tirer profit des circonstances et des personnalités qui l'entourent.

Au jupitérien on peut prédire une vie d'honneur ; mais, comme le martien, les revers le guettent. Toutefois, plus que le martien, il pourra vaincre la malchance et triompher. Sa vie sera heureuse et glorieuse dans son ensemble. Le vénusien (homme ou femme, naturellement) aura une existence particulièrement heureuse et souriante. Toujours, et sans aucune exception pourrait-on dire, il sera heureux en amour. La vie, pour lui, sera une perpétuelle jouissance. Vénus est, comme on sait, avec Jupiter, une des planètes les plus bénéfiques.

Presque tous les saturniens ont une vie malheureuse. Ils sont voués à la solitude qui fera d'eux ou des monstres ou des surhommes, il n'y a pas de milieu pour eux. Michel-Ange est un des plus magnifiques types de saturniens.

Cependant, il est possible, pour tout esprit clairvoyant, de combattre l'influence mauvaise de son astre et de corriger son destin en se corrigeant soi-même.

Nous en verrons les moyens dans un prochain article.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



MOI ISIS, JE SUIS TOUT CE
QUI SERA, CE QUI EST,
CE QUI A ÉTÉ, AU-
CUN DES MOR-
TELS N'A PU
TIRER
MON
VO
IL
E

INTRODUCTION

aux arcanes de la Mathèse considérée
dans son triple aspect de Thèse
Antithèse et Synthèse

Quelques secrets du nombre 36

V

Dans l'usage du calcul, on n'envisage habituellement que le côté immédiatement utilitaire et nul ne s'inquiète des raisons profondes et inhérentes à l'essence des mathématiques qui permettent de déterminer les composants intimes d'un nombre donné.

Nous en trouvons un exemple bien apparent dans ce nombre 36 que chacun connaît, mais qu'on ne scrute guère.

En effet, le plus souvent les mathématiciens se bornent au calcul arithmétique et à sa généralisation algébrique et les occultistes se perdent dans le vague des opérations dites théosophiques, parce qu'ils ignorent leur raison d'être et leur véritable objet.

Pourtant, il y a d'autres données à considérer dans les nombres, même au point de vue purement *quantitatif* et qui saurait transposer ces données au sens qualitatif, aurait en sa possession un puissant instrument intellectuel qui le conduirait à de belles découvertes dans le domaine des Idées métaphysiques.

Par exemple, combien ont soupçonné que les Nombres sont le résultat de proportions à déterminer ?

Il est dit dans la Genèse : Dieu a tout créé selon le Nombre, le Poids et la Mesure ; or, l'essence de toute mesure est une *proportion*.

En mathématique, il existe trois grandes classes de proportions qui sont : la proportion arithmétique, la proportion géométrique et la proportion harmonique.

Je ne traiterai ici que des deux premières.

Ceci dit, considérons le nombre 10, lequel en tant que nombre triangulaire est formé par la somme de la suite 1, 2, 3, 4, laquelle constitue une proportion arithmétique, voici pourquoi. Entre 1 et 2, il existe la même différence qu'entre 3 et 4, et cette différence est l'unité. On énonce ce fait en disant que 1 est à 2 comme 3 est à 4.

Tel est le type le plus simple d'une proportion arithmétique, d'après laquelle l'on voit clairement l'analyse intime du nombre 10.

Notons en passant que l'on appelle *raison* arithmétique d'une proportion la différence ci-dessus indiquée ; ici, cette raison est l'unité.

Il faut aussi remarquer une propriété inhérente à la proportion arithmétique, c'est que la somme des nombres extrêmes est égale à celle des nombres moyens; ainsi, $1+4 = 2+3$; ceci nous offre l'image d'un équilibre statique dans le nombre qui résulte de la sommation des termes d'une proportion arithmétique.

Voyons maintenant en quoi consiste une proportion géométrique ; soit le nombre 15 qui est la somme des nombres suivants : 1, 2, 4, 8.

Ici, il ne s'agit plus de considérer une différence mais un quotient, c'est-à-dire combien de fois une quantité en contient une autre, autrement dit combien de fois 1 est contenu dans 2 ; or, 2 contient 1 autant de fois que 8 contient 4, soit deux fois. Le nombre 2, quotient résultant de la division de 2 par 1 et de 8 par 4 est dit : *raison géométrique* de la proportion formée par les quatre nombres 1, 2, 4, 8, dont on peut inverser ainsi la suite.

$$8 : 4 :: 2 : 1$$

ce que l'on énonce en disant que 8 est à 4 comme 2 est à 1, puisque 8 contient 4 autant de fois que 2 contient 1.

Il est à remarquer que dans toute proportion géométrique le produit des nombres extrêmes est égal au produit des nombres moyens, ainsi $8 \times 1 = 4 \times 2$, ce qui offre l'image d'un équilibre dynamique au sein d'un nombre

contenant une proportion géométrique comme le nombre 15 qui résulte de la somme $1+2+4+8$.

Habituellement les mathématiciens n'indiquent pas par des symboles divers la différence spécifique qui existe entre les deux genres de proportions, arithmétique et géométrique ; pour la clarté d'exposition, et afin de permettre la distinction facile des deux sortes de proportions, je les symboliserai comme suit.

Soit la proportion arithmétique :

1 . 2 .·. 3 . 4

Vous l'énoncerez ainsi : 1 est à 2 comme 3 est à 4 et vous comprendrez qu'il existe la même différence numérique entre 1 et 2 qu'entre 3 et 4. L'idée de cette différence qui est la *raison arithmétique* de la proportion sera symbolisée par un point et l'idée de comparaison entre les deux parties de la proportion arithmétique, par 3 points.

Pour la proportion géométrique, je conserverai la notation en usage, soit donc la proportion

1 : 2 : : 4 : 8

Vous l'énoncerez comme suit : 1 est à 2 comme 4 est à 8, ce qui veut dire que 1 est contenu dans 2 autant de fois que 4 est contenu dans 8. Vous voyez que les deux points vous indiquent l'idée d'un combien de fois et que les quatre points vous marquent l'idée d'une comparaison entre les deux parties d'une proportion géométrique.

Retenez bien tout ce qui constitue la différence typique de ces deux sortes de proportions.

Ceci dit, voyons quelles proportions principales constituent le nombre 36, je vous indiquerai d'abord la suivante :

1 . 3 .·. 15 . 17

Remarquez que les deux nombres extrêmes sont premiers et les deux moyens triangulaires. La raison arithmétique de cette proportion est 2, la somme des extrêmes égale celle des moyens $1+17=3+15$ et les quatre nombres additionnés font 36.

Soit maintenant la proportion géométrique suivante :

1 : 2 : : 3 : 6

La raison géométrique de cette proportion est 2, le pro-

duit qui résulte de la multiplication des extrêmes est égale à celui qui résulte de la multiplication des moyens, $1 \times 6 = 2 \times 3$ et la multiplication successive des quatre nombres donne 36.

$$1 \times 2 \times 3 \times 6 = 36$$

Soit maintenant cette proportion 1 : 3 : : 8 : 24, remarquez que $1+3+8+24=36$.

Soit encore 1 : 3 : : 6 : 18, remarquez que dans ce cas c'est l'addition des deux produits obtenus par la multiplication des extrêmes et par celle des moyens qui fait 36.

$$\begin{array}{r} 1 \times 18 = 18 \\ 3 \times 6 = 18 \\ \hline 36 \end{array}$$

Telles sont quelques-unes des différentes façons dont les nombres sont composés au moyen des proportions. Je n'en dirai pas plus dans cet article, me réservant d'étudier à fond cette question dans un traité spécial.

Pour finir ce paragraphe, je dirai quelques mots du nombre 36, considéré comme *raison* arithmétique d'une proportion formée par des nombres premiers, c'est-à-dire par des nombres indivisibles.

Soit la proportion arithmétique :

$$1 \cdot 37 \therefore 73 \cdot 109$$

Remarquez que la différence de 1 à 37 est la même qu'entre 73 et 109, ainsi qu'entre 37 et 73 et cette différence ou raison arithmétique est 36, ce qui offre un exemple bien curieux des distances numériques qui existent entre certains nombres premiers.

Il y a mieux ; observez que $3+7=7+3=1+0+9=10$. Or, ceci est dû à l'une des propriétés fondamentales du système décimal, laquelle conduit à la notion de l'*inversion* des nombres premiers. Par exemple, les nombres 37 et 73 sont l'inverse l'un de l'autre puisqu'on peut lire chacun d'eux de gauche à droite et de droite à gauche.

Ceci semble une amusette, pourtant cette inversion a sa raison d'être, et les exceptions même à ce principe d'inversion sont fondées dans la Science des Nombres. Ainsi, si 23, nombre premier s'inverse en 32, nombre divisible par

2, 4, 8 et 16, soyez persuadés que ce fait a sa raison peut-être révélatrice d'une propriété numérique précieuse, que vous ne pouvez soupçonner.

Je suis convaincu que les Anciens connaissaient les lois d'inversion des nombres, ils savaient que les nombres premiers 13, 17, 37, 79, etc., s'inversaient en 31, 71, 73, 97, etc..., également premiers ; ils avaient fait le classement des divers genres d'inversions et, de ce chef, ils avaient pénétré maints secrets aujourd'hui inconnus de l'arithmosophie antique.

Or, le système de numération qui leur a été le plus propice pour scruter les arcanes des Nombres est le système décimal, je crois en avoir fourni d'indéniables preuves, j'en connais nombre d'autres que je dirai dans un étude spéciale sur les différents systèmes primitifs de numération.

En ce qui concerne la présente étude sur le nombre 36, j'avais d'abord l'intention de montrer le côté *qualitatif* et métaphysique des faits numériques précédemment exposés, mais je vois que ce serait beaucoup trop long, je m'arrêterai donc ici, réservant les autres divulgations pour les études qui vont suivre sur les arcanes de la Mathèse. Là, ces divulgations seront mieux à leur place et je pourrai m'étendre davantage sur chaque notion, ainsi l'on ne perdra rien pour attendre, pour le présent, je vous invite à relire tout cet article dans lequel j'ai voulu vous enseigner les notions fondamentales et les plus urgentes de la Science des Nombres.

Comme il est essentiel que vous les possédiez bien, dans un prochain article, je donnerai les graphiques des nombres, triangulaires, carrés, circulaires, ainsi que des notions suffisantes de plusieurs autres espèces de nombres géométriques qu'il est important de bien connaître pour aller de l'avant.

Quant au nombre 36, n'est-il pas merveilleux qu'il m'ait permis de vous faire comprendre facilement les premiers éléments du Savoir Arithmosophique.

ALFÉGAS.

FIN

De l'or dans la thérapeutique ancienne et dans la thérapeutique moderne

---

La médecine officielle moderne a presque complètement abandonné l'or comme moyen thérapeutique. Elle le considère ordinairement comme une matière à peu près inerte incapable d'être assimilée par l'organisme et partant inutile. Les anciens médecins qui étaient aussi alchimistes, c'est-à-dire des expérimentateurs avisés et des observateurs sagaces, n'étaient pas de cet avis, au contraire. Ils estimaient que l'or était un médicament de très haute valeur et ils lui reconnaissaient un pouvoir curatif de premier ordre, tantôt ils l'administraient sous forme d'une poussière impalpable (or en poudre, or calciné) tantôt ils le donnaient sous forme d'élixir ou de liqueur (or potable). La préparation de cet or était très longue et très complexe. Il fallait, en effet, des mois et des mois pour extraire et préparer ce merveilleux ferment qui réveillait les énergies, rétablissait la santé et prolongeait la vie. De nos jours, ceci dit en passant, on ne tient plus compte de cet élément, temps, qui influe d'une façon si décisive sur le pouvoir thérapeutique d'un médicament. On fait, en quelques heures, des distillations qui demanderaient des semaines et même des mois, on brûle les étapes au lieu de laisser reposer la matière, on pousse les feux et on s'étonne ensuite de n'avoir dans le fond du pélican pour parler comme les anciens qu'une tête morte sans aucune valeur. C'est ce qui explique que des quantités de produits, comme l'or, préparés de cette façon hâtive et illogique, aient été jugés dénués de toute vertu curative. Donc l'opération était longue, délicate et nécessitait de la part de l'opérateur une patience à toute épreuve, une vigilance infatigable et un grand désintéressement. Humblement soumis à la volonté céleste, les médecins alchimistes estimaient avec juste raison qu'ils ne pouvaient arriver à rien sans l'aide de Dieu et l'action favorable des astres. C'est pourquoi toujours avant d'entreprendre leurs

travaux, ils avaient recours d'abord à la prière et ensuite ils ne manquaient pas d'observer l'état du ciel.

L'astrologie, on le voit, jouait pour eux un rôle capital et Paracelse ne craignait pas d'affirmer que nul ne peut être bon médecin s'il ignore le mouvement des astres. Partant de ce principe que chaque planète suivant son passage au méridien agit sur tel ou tel métal, le gouverne, l'influence ; ils choisissaient avec soin le moment où cette planète avait le maximum d'effet et le moment où ses aspects étaient le plus favorable pour entreprendre leurs opérations sur ce métal. On sait qu'ils avaient attribué à chaque planète non seulement un métal sur lequel elle régnait en maîtresse, mais encore une plante et un animal. C'est ainsi que le Soleil gouvernait l'or, la Lune l'argent, Saturne le plomb, etc., etc. Ce n'était pas tout, ils avaient catalogué d'une façon bien nette et bien précise les différentes actions astrales sur le corps humain. La Lune agissait sur le cerveau et sur les fluides de l'organisme, le Soleil sur le cœur et les vaisseaux. Vénus sur les organes génitaux. Mars sur la vésicule biliaire et le système musculaire, etc. Il résulte de là que chaque astre agissant plus particulièrement ainsi que nous l'avons déjà vu sur un métal, une plante ou un animal, il s'ensuivait tout naturellement que le métal, la plante ou l'animal susdit possédait par ricochet les mêmes propriétés à un degré bien moindre évidemment, mais néanmoins suffisant encore que celles de l'astre qui l'influençait. Le Soleil, par exemple, portant son action sur le cœur, l'or qui dépendait immédiatement de lui, devait influencer, par conséquent, le cœur et, en effet, c'est ce que l'expérience a toujours vérifié. L'or est, quoiqu'en disent les modernes, un merveilleux médicament du cœur, seulement il faut savoir le donner à la dose et au moment voulu. Nous verrons plus loin la parfaite concordance qui existe entre les allégations des anciens médecins et les effets observés par la médecine homéopathique moderne. Nous serons surpris alors de voir combien ces alchimistes qu'il est de mode de ridiculiser aujourd'hui, avaient vu juste et nous nous inclinerons avec respect devant leur mémoire et devant leurs affirmations. Ce que nous disons là s'applique non seulement à l'or, mais aussi à tous les autres métaux planétaires.

L'école de Hahnemann, ainsi que nous l'avons déjà dit, qui représente la médecine rationnelle par excellence, est à même de vérifier tous les jours la parfaite exactitude de ces faits et, dès lors, rien n'est plus curieux que le parallèle que nous allons établir entre les propriétés attribuées à l'or par nos pères et celles que l'expérimentation moderne lui a définitivement reconnues. Mais auparavant, disons un mot de l'histoire de l'or à travers les âges.

Ce sont surtout les médecins arabes qui, les premiers, ont employé les sels d'or. C'est d'abord Géber qui, au VIII[e] siècle, vante l'or comme une « *materia lœtificans et in juventute corpus conservans* ». Puis Sérapion, vers la fin du X[e] siècle, qui affirme que ce métal réduit en poudre est utile dans la mélancolie et dans la faiblesse du cœur. Après lui, Avicenne nous apprend que l'on fait cesser la puanteur de la bouche, qu'il fortifie les yeux, qu'il est utile dans les affections du cœur et dans certains cas de dyspnée. Vient ensuite Albucasis qui indique un procédé très simple et un peu naïf peut-être pour le préparer. Il suffit, dit-il, pour obtenir l'or en poudre de frotter un lingot avec un linge rude juste au-dessus d'un vase plein d'eau. On obtient ainsi une poussière d'or très fine que l'on administrera au malade. Zacutus Lusitanus considère l'or comme agissant très énergiquement non seulement sur le physique, mais encore sur le moral. Il a guéri, dit-il, des malades atteints de mélancolie, de lèpre, etc. Après cet auteur, l'or disparaît momentanément de la thérapeutique pour ne réapparaître qu'avec Paracelse, Alexandre de la Tourette et Arnaud de Villeneuve. Ce dernier dit en parlant de l'or potable : « Il donne secours à l'estomac froid, fait hardi les timides, conforte les cardiaques, vaut contre la mélancolie, conforte et tempère la chaleur naturelle »[1]. Au milieu de tout ce concert d'éloges, l'opinion d'Ambroise Paré jette comme une note discordante : « Ce qui n'est point nourri, dit-il, ne peut bailler nourriture à autrui, or il en est ainsi que l'or n'est point nourri, par quoi il semble que ce soit une piperie de lui attribuer une vertu curative. »

Au XVII[e] siècle, l'or rentre en scène de nouveau. C'est le moment où l'abbé de Castaigne obtient des guérisons tout à fait extraordinaire avec son fameux or potable.

L'écuyer d'Assoucy l'emploie aussi avec non moins de succès. Puis le silence se fait autour de ce médicament et ce n'est qu'en 1676 que Charas l'apothicaire du roi en parle longuement dans sa Pharmacopée royale. Pendant tout le XVIIIe siècle, on se sert peu de l'or, il faut signaler cependant deux préparations. L'or potable de Mlle Grimaldi et les gouttes du maréchal de Lamotte. Enfin, en 1811, Chrestien, de Montpellier, publie un ouvrage où il fait l'apologie de l'or dans la syphilis et dans la scrofule. Après lui, viennent Destouches, Lallemand, Fayon, Legrand, Récamier, Daléchamp qui emploient l'or couramment dans différentes affections médicales et chirurgicales. Nous arrivons maintenant à l'époque contemporaine, l'or est toujours mis de côté par la majorité des médecins (au point de vue thérapeutique seulement).

Néanmoins, il faut reconnaître que, d'après les travaux du professeur Robin sur les métaux ferments, l'or a une légère tendance à rentrer en grâce auprès du corps médical. Nous arrêtons ici cette histoire rapide de l'or et nous allons examiner maintenant quelles étaient ses propriétés, d'après les anciens.

L'or agit sur le cœur, les artères et les vaisseaux, il est très efficace, nous disent les spagyristes dans le cas de palpitations et de battements.

Hahnemann, quelques siècles après, dit : L'or provoque d'abord la sensation d'arrêt du cœur suivi de battements tumultueux avec sensation de faiblesse à l'épigastre et accès de palpitations. Il agit sur le pouls et le rend rapide. [illegible]

[illegible] de syphilis et de carie osseuse du nez, d[illegible] voûte palatine ou de la mastoïde, ajoutent les anciens, il fait vraiment merveille. C'est exactement ce que disent aussi les homéopathes modernes.

D'après les anciens, il guérit la folie, la mélancolie, la taciturnité, d'après la clinique et l'expérimentation, il guérit les affections mentales dépressives, celles où se rencontre surtout le penchant au suicide, tristesse, frayeur, hypersensibilité, etc.

Les vieux maîtres l'employaient aussi dans les affections des yeux. Il convenait, d'après eux, à la rougeur et à l'in-

flammation de la cornée et à certains troubles de la vision. Nous l'ordonnons aussi dans les cas d'extrême phocophobie quand il y a de la tension dans le globe oculaire avec violentes douleurs, lorsqu'il y a de la kératite et de la conjonctivite avec diplopie, hémiopie, etc.

Autrefois, on se servait de l'or pour combattre les affections des oreilles, les bourdonnements, les maladies du tympan et de la mastoïdite. De nos jours, on l'emploie dans la carie, l'otorrhée, la surdité et les inflammations de la mastoïde.

Les alchimistes utilisaient l'or avec succès dans les cas de maladies cutanées et surtout dans le gonflement des glandes, scrofule. Nous n'avons pas aujourd'hui de meilleur traitement que l'or pour combattre les engorgements ganglionnaires, l'acné, l'urticaire et le prurit.

Les médecins du temps passé considéraient l'or comme un remède souverain dans les maladies de la bouche, des lèvres et de la gorge. Il réussissait très bien dans la puanteur de la bouche. Nous nous servons comme eux de l'or dans les cas suivants : ulcérations des gencives, gonflement des joues, douleurs du palais, douleurs à la gorge, odeur putride, gonflement des amygdales, aphtes.

Enfin, dans certaines fièvres putrides, les auteurs d'antan utilisaient les sels d'or et s'en trouvaient fort bien. Nous faisons aussi quelquefois comme eux et dans certains cas lorsque la fièvre est caractérisée par le froid aux extrémités avec chaleur et rougeur au visage nous avons intérêt à nous servir dudit métal précieux.

Tels sont les points de comparaison que nous avons pris plaisir à noter et à faire ressortir entre les doctrines homéopathiques modernes et les enseignements du passé. Les anciens quoiqu'on en dise, savaient beaucoup de choses que nous ignorons ; sur bien des points ils étaient vraiment nos maîtres, aussi leur œuvre est-elle éminemment intéressante à étudier et à comprendre.

Dr VERGNES

La mission de N.-S. J.-C.

Pour comprendre quoi que ce soit, il faut l'aimer. Cet axiome de la science secrète, la psycho-physiologie contemporaine le confirme, en prouvant que l'acte élémentaire de la perception est lui-même un amour.

Mais cet amour indispensable ne naît que par la souffrance, c'est-à-dire par le travail. Ceux donc qui suivent Jésus, travaillent pour Lui parce qu'ils L'aiment ; et leur cœur ne contient cette bienheureuse dilection que parce qu'il a déjà travaillé à la gloire du Maître.

Le disciple authentique de Jésus n'est donc plus serviteur, mais ami. Heureux est-il pour avoir perçu quelque chose du Verbe autrement que par les livres, les métaphysiques et les abstractions. Heureux d'avoir vu la poignante beauté de ce Verbe resplendir dans la souffrance perpétuelle où Le réduit l'amour qui Le dévore ; beauté qui transsude comme une rosée lumineuse, beauté qui s'exalte et qui flamboie, lorsque ce Jésus s'offre, sans défense, aux tortionnaires agents du mal et de la laideur. La stature admirable du Seigneur universel distille alors l'éternelle Lumière comme une buée d'or et d'impalpables diamants. Les formes augustes de Son apparence qui, dans le calme, rayonnent un effroi sacré, prennent un pathétique ineffable dans les angoisses immenses où Le jette Sa tendresse pour les humanités, les esprits et les mondes.

Il rayonne alors, notre Christ aux yeux doux ; Il rayonne d'un éclat insoutenable, vibrant tout entier du halo vertigineux des rouges flammes de l'Amour. Les aurores cosmiques flottent autour de Lui, comme des franges sombres à Son manteau ; Ses pieds nus brillent comme la neige des hauts sommets et Ses mains divines, durcies par les labeurs, sont fortes et chaudes comme le soleil dorant les pampres des coteaux

Son haleine est comme la charge des grandes vagues dans les tempêtes zodiacales ; immobile, éternellement, on Le trouve tout de même, partout à la fois ; un et multiple, chacune des graines dont Il ensemence les vastes champs du Père, Le possède en entier ; et infatigable, Il dispense aux abîmes, aux atomes, aux dieux et aux infusoires, les effluves surabondants de Sa propre vie.

Lui, l'Amour, Il soutient les mondes, depuis toujours et à jamais ; c'est Lui qui, de ses propres mains, lance de l'Abîme d'En-Haut à l'Abîme d'En-Bas, les comètes chevelues ; Il parle, et un monde naît ; Il regarde, et accourent la Mort libératrice et la Renaissance béatifiante ; avec Lui, tout est le Ciel ; sans Lui, les paradis ne sont plus que des enfers mornes et glacés.

Athlète invincible, cariatide du monde, pèlerin jamais las parmi les nébuleuses et les galaxies, magnificence de toutes les gloires, vertu de toutes les saintetés, guérisseur silencieux, triomphateur de la mort : tel est Celui devant Qui le mystique se prosterne, et sur les traces duquel il s'efforce de marcher.

S'il travaille, il le sait bien, c'est parce que ce Jésus a édifié de Ses mains cet univers ; s'il écrit, c'est parce que l'auteur du Livre de Vie lui a communiqué de Son art ; s'il assemble des harmonies, c'est que la Voix profonde du Verbe, crée, anime, unifie et accorde les voix des êtres, depuis le hurlement du démon jusqu'au murmure mélodieux du séraphin. Pour cet Abîme insondable de perfections, il n'existe ni murailles, ni montagnes, ni vallées, ni précipices ; par Lui, le disciple voit ; par Lui, il conçoit les arcanes et commande aux génies.

Sa douceur est toute forte ; source inépuisable de l'Impossible, de l'Incréé, de l'Inédit, de l'Inouï, de l'Ineffable, de l'Irrévélé ; dans Sa main gauche reposent les cendres des mondes disparus ; dans Sa droite étincellent les semences des mondes futurs. Maître des univers, bienfaiteur des hommes, vainqueur des enfers, Jésus accepte du disciple la maladroite et touchante faiblesse ; dans le cœur qui se hausse, si péniblement, vers Lui, Il ne regarde que sa sincérité. Comment n'aimer point ce Dieu qui Se fait notre frère, et qui ne garde de Sa grandeur que juste ce qu'il faut pour nous donner confiance et nous laisser le mérite de l'effort.



La théologie enseigne la coexistence en Jésus de la nature divine et de la nature humaine. La première est incompréhensible à la raison ; dans les seuls ravissements de l'extase mystique, on peut en apercevoir quelques lueurs. Dans la seconde, il faut voir le type de l'homme dans sa

perfection plénière, et distinguer l'œuvre visible de l'œuvre invisible, le travail externe de l'interne.

Sous le premier aspect, c'est le Christ maître des éléments, de la vie, et de la mort ; sous le deuxième, c'est le héros des luttes psychiques, la toute-puissance morale, le mystère du silence.

Les guérisons de Jésus donnent la première face de son œuvre ; et ses tentations, la seconde.

Ici, — permettez-moi de vous en prévenir à l'avance, — il se peut que les idées dont je vais vous faire part semblent aux fidèles des diverses confessions religieuses, ou aux partisans des diverses écoles philosophiques, soit des hérésies, soit des panégyriques.

Ce n'est pas mon intention. Je ne veux rien attaquer ; je ne veux entraîner personne dans aucune voie particulière. Devant vous, j'ai le devoir de dire autre chose que ce que vous avez l'habitude d'entendre ; je vous communique les résultats de mon enquête personnelle. Et ce que je désire de vous, c'est que, éprouvant mes théories selon la Lumière que tous possèdent au fond de leur conscience, vous n'acceptiez mes affirmations, ou vous ne les répétiez qu'après examen.

***

Etudiant le Christ thérapeute, il faut d'abord savoir ce qu'est la maladie, selon le point de vue de l'Evangile.

C'est une rupture dans l'harmonie des relations physiologiques, qui unissent l'individu et le milieu.

La guérison est le rétablissement de cette harmon[ie]. L'agent curatif agit sur la partie du composé humain qui lui est semblable : le médicament sur le corps, le magnétisme sur les fluides, la suggestion sur le mental, etc... Il y a donc trois grandes classes de thérapeutiques : la matérialiste, l'occultiste et la mystique, suivant que l'on croit au physique, à l'astral, ou à l'esprit pur.

Ceci posé, au moyen des souvenirs de vos études spéciales, il vous sera facile de saisir les procédés du médecin ordinaire, du magnétiseur, du médium guérisseur, du mentaliste, du théurge, puisque la maladie peut entrer en nous par une corruption physiologique ou éthérique, astrale, ou mentale, ou morale. Notons que, par où qu'elle s'introduise,

elle s'étend de proche en proche, et surtout de haut en bas, du centre de notre être vers la circonférence, des organismes les plus subtils vers les plus grossiers.

Or, le Christ ne donnait pas de médicaments ; bien qu'il imposât les mains, il ne magnétisait pas, notez ceci ; tout geste dégage de l'électricité, du magnétisme, je le sais, mais ce n'est pas du magnétisme curatif ; Jésus n'émettait pas volontairement ses forces fluidiques et mentales, bien qu'elles eussent été assez grandes pour produire presque tous Ses miracles. Il n'était pas un médium au sens spirite du mot : aucun esprit ne L'a jamais entrancé. Jamais, Il n'eut besoin de rites magiques ; tout ce que l'on a dit de ses études dans divers collèges initiatiques de la Judée, de l'Egypte, de l'Inde ou de la Celtide, est faux.

Les guérisons qu'Il a opérées, de même que tous ses autres miracles, le furent par des commandements. Non pas de pénibles efforts de volonté, soutenus par des pratiques de concentrations, non pas des éclats passagers d'énergie, des émissions extraordinaires de force spirituelle usurpatrice. Mais des ordres légitimes, calmes, mesurés, normaux, — comme les ordres qu'un roi donne à ses sujets. Car le Christ est le Maître de cette terre, et le Seigneur universel.

***

La maladie n'est pas une punition, car le Père ne punit personne ; elle est la conséquence logique et fatale d'actes antérieurs. L'atavisme, l'hérédité, la contagion, l'accident, ne sont pas les causes des maladies, mais les moyens employés par la Nature pour nous faire subir les contre-coups de nos incartades. Un enfant ne devient pas tuberculeux parce que ses parents sont alcooliques ; mais il naît dans une famille d'alcooliques parce qu'il a mérité de souffrir la tuberculose. Une auto ne nous renverse pas par surprise, ou par inattention, mais l'accident a lieu parce que l'amputation, par exemple, qui en résulte est juste et utile à la libération de notre esprit.

Ceci n'est pas pour autoriser l'ivrognerie chez les parents, ni l'excès de vitesse chez les chauffeurs ; nous avons le devoir d'amoindrir, par tous les moyens, les souffrances environnantes. Il faut nous conduire comme des auxiliaires

de la Miséricorde, et non comme des agents de la Justice.

La cause de toute souffrance, c'est une infraction à la loi du monde ; si aucune créature n'avait jamais voulu prendre plus que sa part du festin de la vie, il n'y aurait ni dissensions, ni restitutions. La cause première de la maladie est donc le péché.

Tout acte engendre, dans le plan central de l'univers, un esprit vivant ; il ramène donc fatalement sur son auteur le bien ou le mal dont il fut la manifestation. Tel avare qui a reçu un pauvre à coups de bâton, paiera dans son cœur coléreux, dans son intelligence mauvaise, et aussi dans le bras qui a frappé. Si, dans une incarnation prochaine, cet homme renaît avec une main inerte, le magnétiseur, le magiste, pourront peut-être la galvaniser; ils n'atteindront pas la cause morale ; ils élèveront un mur entre cette cause et cet effet, provoquant ainsi de nouveaux désordres intérieurs, et chassant le mal de sa juste place pour l'envoyer ailleurs, où il sera intempestif.

Les jeteurs de sorts commettent souvent cette faute, liant une maladie d'homme à un arbre ou à une bête, qui en souffrent tout juste comme si l'un de nous recevait la maladie d'un Dieu.

Celui-là seul qui peut apercevoir le génie de la maladie, et le tableau de son origine, est capable d'en modifier la route ou l'influence et de guérir réellement par la purification de la souillure primitive, qui est le péché. Il faut qu'un tel homme ait reçu du Christ libre accès à la fontaine de la vie éternelle.

Il est difficile de vous expliquer en détail la marche par laquelle un vice moral devient une corruption physiologique. Le Ciel ne veut pas qu'on recherche les causes profondes des maladies ; sachant que telle infirmité est parfois produite par tel crime, nous généraliserions les cas particuliers, nous jugerions impitoyablement tout le monde, et nous nous condamnerions ainsi nous-mêmes à des travaux infinis.

D'une façon générale, voici ce qu'on peut dire. Une tendance morale aboutit toujours à un acte ; au cours de cette descente, elle passe du cœur à l'intellect, de l'intellect au cerveau, puis aux nerfs, aux muscles, aux cellules de tout ordre qui vont concourir à l'acte. Toutes ces petites éner-

gies vivantes, des subtiles aux matérielles, vont être viciées par l'intention qui les met en branle, si elle est perverse. Elles se mettront par là en travers du cours normal des choses, puisque la Loi, c'est la charité, et que toute faute est toujours un manquement à une espèce particulière de charité.

Ces petites énergies, plus souvent vont contre l'ordre : plus elles s'affaiblissent, plus elles deviennent vulnérables aux forces de désagrégation, de lutte, de fractionnement. Un jour viendra donc où elles ne voudront plus, où elles ne pourront plus accomplir leur fonction normale : ce jour-là, la maladie commencera.

Examinons le cas d'un être en cours d'évolution, l'un de nous. Son corps contient les germes de toutes les maladies, puisque son cœur contient les germes de tous les vices. Les premiers qui, au matériel, sont les microbes ; ne se développent que s'ils entrent en contacts avec des germes analogues ; de même, dans l'Invisible, le germe morbide spirituel a besoin du cliché de la maladie, pour entrer en activité ; de même, au moral, le mal latent a besoin de contacts avec la vie pour devenir un vice. D'ordinaire, le passage du mal moral au mal physiologique est à cheval sur deux incarnations.

Il suffit que la volonté doute, pour que l'on succombe à la tentation ; que l'esprit de l'estomac, par exemple, ait peur, pour que le cancer s'y installe ; que la cellule soit faible, pour que des bacilles l'envahissent. La foi est donc encore ici le glaive de toutes les victoires et le bouclier de toutes les résistances. Dans les épidémies, voyez comme les sauveteurs courageux s'en tirent souvent indemnes. La confiance en soi est certes une puissante défense ; mais la confiance vraie en Dieu nous rend inattaquables.

Qu'est-ce que le cliché de la maladie ? Ne considérons, pour simplifier, que ce qui se passe sur notre planète. Tous les évènements existent d'abord dans l'Invisible, dans l'âme de la terre, avant de passer dans son corps ; comme une maison existe d'abord dans le cerveau de l'architecte. Ces tableaux vivants, où figurent les types spirituels de tous les êtres et de tous les objets qui se réaliseront plus tard, suivent des trajectoires, ou plutôt des chemins, fixés d'avance dès le commencement du monde.

Ainsi, il y a vingt-cinq mille ans environ, le morceau de terre qui constitue de nos jours la Tripolitaine, fut le théâtre d'atrocités semblables à celles que l'on commet maintenant ; et il existe un certain rapport entre les hommes qui s'y égorgent aujourd'hui et ceux qui s'y massacrèrent autrefois.

L'existence de chaque individu est calculée par certains dieux, préposés à cet office, pour que sa courbe croise en des points convenus les courbes de tels ou tels clichés : ces intersections constituent les évènements de l'existence terrestre, matériels ou moraux. L'homme ne peut changer sa route que de quelques pas ; parce qu'il est lâche, en général, et que, s'il entrevoyait le moyen d'éviter les épreuves, il s'empresserait de faire un détour. C'est pour cela que nous ne savons rien de notre avenir ; si nous le connaissions, nous ne travaillerions plus, nous ne progresserions pas.

La maladie elle-même : fièvre, tumeur, rhumatisme, quelle qu'elle soit, est, dans ce monde des clichés, une créature vivante, qui évolue, travaille et mérite, ou démérite. La vie physique de l'homme, de l'animal, de la plante, de la pierre même est son aliment. Elle prend sa nourriture sur nous, puis s'en va : à son départ c'est la guérison ou la mort.

Les diverses thérapeutiques ne font que deux choses : la chasser un peu plus vite, ou l'empêcher de venir. Dans le premier cas, on la jette avant l'heure sur un autre être, et c'est une injustice ; dans le second cas, on ne fait qu'augmenter sa faim et la mettre en colère ; et quand elle aura renversé la barricade de la médecine préventive, l'homme souffrira bien davantage.

Alors, il ne faut pas se soigner ? direz-vous. Si ; on a le devoir strict de chercher à guérir, mais en disant toujours : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. » De la sorte, les justes droits de tous sont respectés, et un secours providentiel est rendu possible.

Comprenez bien cela : le médicament, le magnétisme, les esprits, les liturgies, les pèlerinages, les reliques, rien ne guérit radicalement. Il faut, pour que l'effet s'arrête, que la cause cesse. L'effacement du péché est le seul remède définitif.

Souvenez-vous enfin que, depuis la venue du Christ, il est impossible d'assigner des lois exactes aux phénomènes ; car une intervention spéciale et directe de Sa part peut toujours se produire. Quand, à propos de l'aveugle-né, Il répond aux questionneurs que cet homme n'est ainsi ni par sa faute, ni par celle de ses parents, mais pour manifester les œuvres de Dieu, Il nous fait entendre que l'on souffre parfois pour une autre expiation que celle de ses propres fautes, actuelles ou antérieures, que celle même des fautes d'autrui : toute règle comporte des exceptions, et les choses les plus simples ont souvent des motifs inconnus et inconnaissables. C'est pourquoi il est prudent de ne juger personne. Tout à l'heure, nous trouverons d'autres motifs à cette réserve.

La sagesse définitive réside dans une acceptation libre et joyeuse des épreuves. Quand on sait que le Père nous aime, on aime les souffrances, on comprend que les maladies lentes, celles où on se voit mourir petit à petit, sont des faveurs ; elles nous ramènent à l'humilité vraie ; elles fomentent le brandon du repentir et le feu de la prière ; notre sort dans l'Au-Delà, notre incarnation prochaine peuvent en être considérablement améliorés.



Reprenons la suite de notre programme.

Le Christ guérissait donc par un simple commandement, toutes maladies, quelle qu'en soit l'origine, instantanément, à distance, en touchant le malade, ou en laissant toucher Ses vêtements.

Il commandait aux malades, aux maladies, aux organes et aux démons ; parce que, à Ses yeux, tout est vivant, tout est un esprit individuel. Il était un soleil de forces rayonnantes ; énergies surnaturelles qu'Il avait apportées du Royaume de Son Père. Imposer les mains n'était pour Lui qu'un signe, comme nous faisons un geste en disant : oui, ou non. Prononcer un ordre, n'était non plus qu'un signe, parce que tout en Lui était simultané, de la cime de Son être jusqu'à Son corps. Cette unité totale, plénière, admirable, est propre au Christ ; personne ne la possède au même degré.

Dans la mesure où l'homme est un, il est puissant. Etre

un, c'est faire que tout en nous concorde : que le corps ne veuille pas une chose et le mental une autre ; que les muscles, les os, les nerfs, soient d'accord ; que la mémoire, le jugement, l'intuition tendent au même but ; que tout en nous aime ce que le cœur aime ; et que, à son tour, le cœur n'aime que ce que Dieu aime. Alors, l'homme recouvre la majesté perdue de sa stature ; il grandit singulièrement ; les êtres autour de lui le reconnaissent comme leur chef, et commencent à lui obéir sans résistance. Jésus possédait la perfection de cet état ; un avec le Père, un en Lui-même, un avec Lui-même, cette homogénéité indestructible dominait tous ces antagonismes extérieurs et toutes ces fermentations de la souffrance et de la maladie.

Parfois, quand un organe n'existe pas, Il le crée instantanément. J'ai vu faire quelque chose de semblable, dans ma jeunesse : un bras pousser en trois jours sur un homme né manchot. En récompense, le guérisseur fut condamné quelque temps après pour exercice illégal de la médecine.

Presque toujours, Jésus demande la foi au malade, la foi en Lui-même, être unique et surnaturel. Quand nos médecins parlent de la foi qui guérit, ils désignent par là de simples suggestions ; or, la suggestion ne guérit pas. Mais la foi à la toute puissance du Verbe est la flèche nécessaire qui, dans l'esprit du malade, ouvre le chemin au pardon des péchés : Une telle foi comporte le repentir et le repentir allume le désir d'être purifié.

Un seul regard suffit à Jésus pour connaître jusqu'au fond la pauvre créature qui se tient devant Lui ; la misère de ce suppliant, sa douleur muette, L'émeuvent ; Il a offert, en Son cœur magnifique, l'hospitalité à tous les sentiments humains. Il ne s'est pas contenté d'une compassion souriante, sereine et distante ; Il a souffert avec Ses amis les hommes ; Il a pleuré avec eux ; Il a tremblé avec eux ; Il a désespéré avec eux. Il a sondé la douleur des mères, la douleur des épouses, et celle des amis. Pour faire revenir les jeunes êtres par delà les sombres portes, Il Lui a suffi de les appeler ; mais pour son ami Lazare, Il a frémi, Il a pleuré, Il a crié.

Comme sa tendresse est ingénieuse, et comme l'humaine nature en Lui s'est réellement chargée de tous les fardeaux !

En effet, pour que cette guérison parfaite ait lieu qui découle du pardon des péchés, il faut : ou bien que le malade accepte de payer sa dette sous une autre forme, et s'y engage ; ou que quelqu'un paie pour lui. Jésus a payé pour les foules qui se pressèrent autrefois autour de Lui ; et Il paie encore maintenant pour les foules, plus nombreuses encore, qui Le méconnaissent et qui L'oublient.

Si misérable que soit notre amour envers Lui, le sien ne nous émeut-il pas jusqu'au tréfonds et ne chercherons-nous pas quoi faire pour soulager un peu Ses divines épaules meurtries ?

* * *

Essayons maintenant de jeter un regard sur la vie intérieure de l'Homme-Dieu.

Il ne vint que pour donner aux créatures un exemple universel et parfait. Son but n'était pas de souffrir ; la souffrance est seulement le corollaire de Ses travaux. A regarder Jésus, tout homme, en tous temps, en toutes situations matérielles et morales, trouve son modèle ; Jésus est l'Homme primitif dans la fraîcheur de l'innocence, l'Homme final dans la splendeur de la connaissance, l'Homme éternel dans l'immutabilité de l'union au Père. Toutes les difficultés, toutes les angoisses du cœur, toutes les inquiétudes matérielles, Il les a subies, ou plutôt, Il les a délibérément appelées en Lui. Au centre de toutes ces choses, Il a déposé une semence de Lumière ; en les hébergeant Il a modifié tous ces êtres. De sorte que nous autres, ensuite, bénéficions de ces innombrables bienfaits.

Soit que cette goutte de pureté céleste et de douceur propitiatoire, déposée voici vingt siècles dans l'âme, des ministres du Destin en amollisse l'implacable probité ; soit que, si nous cédons aux invites du Très-Bas ces mêmes ministres nous excusent, parce qu'autrefois le Seigneur des créatures consentit à paraître écouter ces propositions insidieuses : tous, dans les désespoirs dévastateurs et dans les péchés anodins, nous pouvons par la foi, nous raccrocher à la lueur que la souffrance de l'Agneau fit briller lorsque ces mêmes tentations et ces mêmes ravages entrèrent dans l'enceinte immense de Sa personne humaine.

Les douleurs du Christ commencèrent avec la première parole tombée de la bouche du Créateur ; elles dureront

jusqu'à ce que la dernière onde de la dernière parole créatrice s'éteigne aux plages imprécises du Néant. Chacune de nos désobéissances, Il en ressent la blessure ; chaque supplice que les Ténèbres infligent à Ses amis L'atteint ; chaque haine, chaque blasphème, chaque oubli du Ciel frappe Son corps cosmique. Le Calvaire ne fut que la cristallisation terrestre et locale du martyre permanent auquel s'offre le Fils de l'homme dans le lieu spirituel où aboutissent tous les actes des créatures. Mais chaque coup mortel Le ressuscite pour une autre agonie ; chaque martyre exalte le triomphe de Son Amour ; chaque goutte de Sa vie très précieuse est le salut d'un être ; et une étoile nouvelle s'allume au firmament des esprits avec chaque larme que l'angoisse de notre bonheur final arrache à Ses yeux divins ; telle est la splendeur de l'immense, de l'incompréhensible amour dont Il nous poursuit.

Tentation veut dire épreuve. Un fardeau est l'épreuve des muscles qui le soulèvent. On ne peut être certain de posséder aucune vertu, que si on a lutté contre le vice qui s'y oppose. Le Rédempteur, en tant que Dieu, est au-dessus des tentations puisque c'est de Lui qu'elles tiennent l'existence. En tant qu'homme, Il leur donne accès en Lui, pour les améliorer, modifier leur marche ultérieure, et laisser à Ses frères cadets qui, ensuite, se réclameront de Lui, une chance plus grande de victoire. La tentation n'est pas seulement un phénomène psychologique ; c'est aussi un processus biologique. Soit que le tentateur vienne m'attaquer, soit que moi-même je l'aie cherché, en corps ou en esprit, le contact, le colloque, ou l'entrevue ont employé des cellules ; car toute sensation est un contact. Les mauvais désirs peuvent se dresser en moi, de mon propre fonds, par le jeu de mes organismes mentaux, comme mon estomac fabrique des ferments et mes muscles des toxines. Mais la tentation est le mauvais désir jeté en moi par une main étrangère. On appelle diable ce tentateur, on l'injurie, on le maudit : mais le Soldat du Ciel ne redoute pas sa visite, et ne le maltraite pas ; il sait bien que ce n'est qu'un ouvrier qui fait son travail, tout simplement.

Nous verrons tout à l'heure quelle est la conduite à tenir en l'occurence ; mais étudions d'abord notre modèle.

(*A suivre.*) SÉDIR.

RÊVE et MYSTÈRE

L'étroit et obscur sentier qu'au hasard je suivais se resserrait de plus en plus, et, à tout instant, les branches des arbustes me cinglaient le visage. Une heure de cette marche pénible me conduisit au pied d'une grosse tour, dont le sommet se perdait dans les ténèbres. Le cœur soulagé, car je pressentais un gîte ou tout au moins une indication sûre pour sortir de la forêt, je cherchais à découvrir l'entrée du château auquel la tour était sans aucun doute adossée, mais les ronces s'étaient tellement tassées qu'elles avaient formé un fourré impénétrable. Déçu, je m'assis sur un tronc d'arbre et étirai voluptueusement mes membres fatigués.

L'heure tardive, la douceur prenante de cette nuit d'été, le parfum pénétrant des bois, les caresses délicates d'une brise timide et silencieuse, tout semblait s'unir pour inciter le sommeil à clore ma paupière, et j'étais sur le point de franchir cette porte mystérieuse qui s'ouvre sur le monde des rêves, lorsque le cri d'un oiseau nocturne me rappela dans celui de la réalité.

Une petite flamme bleue, qui papillonnait dans les ronces, attira mon attention.

Comme je fixais cette flamme, j'en vis naître une seconde, puis une troisième, puis d'autres encore, et finalement tout un essaim vint tourbillonner devant moi.

Je compris que, étant donné la tension orageuse de l'atmosphère, le voisinage probable de marécages, ce que je voyais était dû à des émanations du gaz hydrogène phosphoré ; néanmoins, je ne pouvais me défendre d'un certain malaise au contact de ces hôtes habituels des lieux saturniens, car si la cause déterminante du phénomène des feux follets est scientifiquement démontrée, rien ne prouve que cet hydrogène phosphoré ne soit momentanément le corps physique d'une *entité* quelconque...

Niera-t-on la pensée pour la raison que l'analyse de la substance cérébrale explique que cette substance se compose de tel ou tel corps ?...

Maintenant, les feux follets se rassemblaient autour d'un seul, comme le font les abeilles autour de leur reine. Bientôt ils ne formèrent plus qu'une énorme boule lumineuse qui descendit au ras du sol et sembla y pénétrer.

De nouveau, je fus plongé dans l'obscurité la plus profonde.

Impressionné, les nerfs tendus, je fis craquer une de ces grosses allumettes bougie qui brûlent assez longtemps, et dont j'ai toujours soin d'avoir une boîte sur moi.

Comme, ma lumière à la main, je me baissais pour examiner l'endroit où les feux follets avaient paru s'engloutir, j'aperçus un anneau de fer, dont le ton chaud se détachait sur le vert sombre des mousses.

Je saisis cet anneau, le tirai vivement à moi, et je constatai qu'il était scellé dans une large dalle ronde de pierre, laquelle, en basculant, me montra la cage étroite d'un escalier en colimaçon.

Surpris et intrigué, je posai, avec précaution, un pied sur la première marche du périlleux escalier ; sentant une résistance suffisante, je posai l'autre pied sur la seconde, et ainsi de suite, procédant avec une sage lenteur, je descendis, en les comptant, soixante marches.

Alors s'ouvrit devant moi un étroit couloir dans lequel je m'engageai résolument.

Ce couloir était d'une longueur désespérante : Depuis dix minutes, au moins, j'y avançais mes pas incertains. Ma boîte d'allumettes se vidait rapidement, et, dans la crainte de rester sans lumière, j'allais rebrousser chemin lorsque je me heurtai à un objet qui rendit un son métallique ; dans le mouvement que je fis pour me rejeter en arrière, je trébuchai, ma bougie s'éteignit, la tête me tourna, je perdis connaissance...

....

Le soleil dorait l'horizon et les clochetons et les tourelles d'une antique cité profilaient nettement leurs lignes gracieuses sur un ciel encore pâle et nacré.

Etait-ce un rêve? Je ne sais... Toutefois, un épais rideau était tombé lourdement sur la scène de ma vie actuelle, et ce fut un passé lointain qu'il me sembla revivre avec une intensité puissante.

J'étais à cheval et vêtu comme au temps d'Henri III : Mes chausses étaient de soie, mon pourpoint de velours brodé d'or, une lourde rapière pendait à mon côté.

Des cavaliers s'alignaient à ma droite ainsi qu'à ma gauche.

En face de moi, se dressait, sinistre, un échafaud, et, plus loin, dans le fond de la place, je voyais une estrade où paradaient de riches seigneurs, des femmes jolies et rieuses, des pages effrontés et bruyants.

Derrière moi, montait un grondement sourd comme celui de la mer. C'était le bruit de la foule, de cette foule qui se délecte à la vue d'un supplice. Prenez-la, cette foule, sur le Golgotha, dans le Colisée ou place de la Roquette, elle est toujours la même : la vue du sang répandu réveille en elle et lui amène à fleur de peau ce goût de tuerie, de carnage, cette sauvagerie qui sommeille hypocritement dans les collectivités les plus pacifiques.

Donc, la foule grondait, impatiente et hostile. Soudain, une rumeur puissante s'éleva de toutes parts.

Sur un tombereau qui s'avançait lentement, et soutenue par un homme vêtu de rouge, une jeune fille, pâle comme la mort, mais jolie comme un ange, venait d'apparaître.

A cette vue, mon cœur bondit dans ma poitrine : cette jeune fille, je la *connaissais,* que dis-je ! je l'aimais !

Son tuteur, un despote rapace et cruel, n'avait pas craint, pour s'approprier une immense fortune, et sous une fausse accusation d'infanticide, de la livrer au bourreau. Elle était « de noblesse », aussi devait-on lui trancher la tête et non la pendre.

Comme l'éclair qui sillonne la nue, la pensée de sauver la malheureuse, de sauver ma Blanche adorée traversa mon cerveau.

En même temps qu'il fut conçu, mon plan fut exécuté :

D'un violent coup d'éperon dans les flancs de ma monture, je la fis se cabrer. Elle retomba sur celle du cavalier que j'avais pour voisin.

Il n'en fallut pas davantage pour créer, en quelque secondes, un désordre inexprimable, désordre que j'activai adroitement de tout mon pouvoir. J'avais même tiré mon épée, et j'en enfonçai la pointe aiguë dans la cuisse des

chevaux que les hasards de la bagarre amenaient près de moi.

La poussière montait aveuglante. Comme dans la fureur d'un combat, les épées et les cuirasses en s'entrechoquant semaient des étincelles. La masse refoulée, piétinée, écrasée, hurlait d'effroi et de douleur.

A la faveur de la mêlée, je poussai mon cheval vers le tombereau.

Blanche m'avait vu, elle avait compris, et un rayon d'espoir éclairait ses beaux yeux.

S'arrachant des mains du bourreau, elle se pencha vers moi.

Je la saisis par la taille et l'attirai vivement.

Quand je l'eus placée en selle, devant moi, à coups du pommeau de mon épée, je me frayai un passage à travers les rangs du peuple qui, du reste, commençaient à s'éclaircir.

Ce fut ensuite une course folle dans des rues étroites et tortueuses, puis je gagnai les champs toujours poursuivi par des clameurs, des bruits de chevaux, des cliquetis d'armes. Enfin tout s'éteignit, tout disparut et je m'éveillai...

....

Une grotte étroite m'avait servi de chambre, un sol rocailleux avait été ma couche.

Malgré les touffes de lentisque et de romarin qui en défendaient l'entrée, la grotte était suffisamment éclairée.

Elle s'ouvrait à l'extrémité du long couloir que j'avais parcouru la veille, et sur le flanc de la montagne, au sommet de laquelle devait se dresser la tour rencontrée dans ma promenade nocturne.

A mes pieds gisaient une cuirasse et une épée aux trois quarts rongées par la rouille.

Je ramassai l'épée et sortis de la grotte.

Arrivé en pleine lumière, j'examinai la garde de cette arme.

Je faisais même un rapprochement entre cette épée et cette autre dont, il y avait à peines quelques instants, je m'étais servi si vaillamment, *en rêve*.

Je l'aurais peut-être rejetée, comme n'offrant aucun in-

térêt, si un rayon de soleil, en se jouant sur sa poignée, n'y eut arraché un reflet doré.

Ce reflet attira mon attention, et en grattant la rouille avec la lame de mon canif, je vis qu'une large plaque d'or était incrustée sur l'un des côtés de la poignée.

Un ruisseau promenait sous le feuillage son onde paisible ; je lui empruntai un peu d'eau et de sable fin, et je nettoyai complètement la plaque d'or.

Alors, tandis que les oiseaux chantaient à tue-tête leur hymne d'amour et que, pour les accompagner, Eole jouait de l'orgue dans les hautes branches des pins verts, je lus, avec une émotion extrême, cette inscription, en latin, gravée profondément sur le métal, et que le temps avait été impuissant à effacer :

BLANCHE DE BERTHEUIL
au chevalier JEHAN DE SAINT-PASTEUR
en gage d'éternelle reconnaissance
pour l'avoir, au péril de sa vie, sauvée de l'échafaud.

GASTON BOURGEAT.



[Figure tirée des « 12 clefs » de BAZILE VALENTIN]

PURIFICATION DE L'OR. — « Le roi » par l'antimoine, « le loup » dans un creuset et de l'argent, « la reine » par le plomb, « Saturne » dans une coupelle.

(*Voir l'article du Dr VERGNES*, pages 322).



Le Centiloque ou les Cent sentences de Ptolémée d'Alexandrie

(*Suite*)

LXVI. — *Sola profectione ne utare, sed etiam attributionibus, et ademptionibus stellarum.*

Dans la profection, il ne faut pas en observer seulement la qualité, mais il faut encore en examiner les modifications en bien ou en mal, causées par les configurations nouvelles des planètes.

LXVII. — *Diminuuntur anni ob accipientis imbecillitatem.*

En effet, la durée de la vie, par exemple, peut être diminuée par suite de l'affliction de l'hyleg ou maître de la vie.

LXVIII. — *Malefica cum matutina est, casum ; vespertina vero morbum significat.*

Une planète maléfique, quand elle est matutine, *c'est-à-dire se levant avant le Soleil,* signifie un accident, et indique une maladie, quand elle est vespertine, *c'est-à-dire se couchant après le Soleil.*

LXIX. — *Erit in visu nati vitium, cum Luna Soli adversa est, ac nebulosis stellis conjungitur. Item cum Luna est in occiduo cardine, ambæque, maleficæ stellæ in cardine orientis : Sol quoque cardinalis est, natus ipse oculis capietur.*

Celui qui naît aura quelque défaut dans la vue, lorsque la Lune sera en opposition avec le Soleil, et conjointe en même temps avec quelque étoile fixe nébuleuse, ou bien quand la Lune, placée dans la septième maison, sera en opposition avec Saturne et Mars, situés dans l'Ascendant ; si le Soleil se trouvait aussi dans un des angles, le sujet deviendrait tout à fait aveugle.

LXX. — *In furentibus Luna Mercurio non copulatur, neuter que ascendenti in dæmoniacis, in hac figura Saturnus quidem noctu, Mars autem interdiu cardinem tenebit : maximeque in Cancro, Virgine, ac Piscibus.*

Dans les nativités des insensés, la Lune n'a aucune configuration avec Mercure, et ni l'un ni l'autre n'ont d'aspect avec l'Ascendant dans celles des démoniaques ; Saturne en nativité nocturne occupera l'Ascendant, et Mars s'y rencontrera en nativité diurne ; ceci se produira particulièrement lorsque le Cancer, la Vierge ou les Poissons se trouveront placés sur l'Ascendant.

LXXI. — *In marium genituris, cum utrumque luminare in signis fuerit masculinis, actiones eorum secundum naturam erunt. In genituris vero mulierum, actiones ipsæ intendentur. Idem de Marte, Venereque ; matutini namque masculescunt, vespertini fœminescunt.*

Dans les nativités masculines, lorsque le Soleil et la Lune seront placés en signes masculins, les sujets, dans tous leurs actes, seront fermes et virils ; mais, ainsi placés, en nativité de femmes les deux luminaires accuseront chez celles-ci des tendances viriles, dans le caractère et dans les actes. De même, Mars et Vénus étant matutins masculinisent les sujets et en étant vespertins ils les féminisent.

LXXII. — *Quæ sunt educationis, à dominis triangularitis ascendentis capito : quæ vitæ, à dominis triangularitatis luminaris conditionarii.*

Tous les présages qui concernent l'éducation sont indiqués par le Seigneur de la triplicité de l'Ascendant, et tout ce qui a trait à la vie du sujet est signifié par le Seigneur de la triplicité du luminaire conditionnel, *c'est-à-dire de la triplicité du Signe du Soleil en naissance diurne, et de celle du Signe de la Lune, en nativité nocturne.*

LXXIII. — *Sol ubi repertus fuerit cum capite Gorgonis, si neque adspicitur a benefica stella, neque benefica octavo loco præst, dominusque conditionarii luminaris Marti opponitur, aut cum e quadrangulo percutit, ei, qui natus est, caput truncabitur, Quod si luminare culminabit, corpus ejus sauciabitur. Sin copulatio a Geminis, aut a Piscibus fuerit, manus, ac pedos ejus amputabuntur.*

Lorsque le Soleil se trouvera conjoint à la tête de Méduse, sans recevoir l'aspect d'une planète bénéfique, ou bien sans qu'un bénéfique soit maître de la huitième maison, ou encore lorsque le Seigneur du Luminaire conditionnel se rencontre soit en opposition avec Mars, soit maléficié par ce dernier, situé dans un angle, le sujet aura la tête tranchée. Si cette conjonction se produit dans les Signes des Gémeaux ou des Poissons, le sujet sera seulement amputé des bras ou des mains.

LXXIV. — *Quicunque Martem ascendentem habet, omnino cicatricem in facie habebit.*

Celui qui aura Mars placé dans l'Ascendant, portera une cicatrice sur la face invariablement, *à moins que le signe ascendant ne soit le domicile de Mars.*

LXXV. — *Cum Sol ascendentis domino conjungitur in Leone, nec Mars aliquam in ascendente prærogativam habet, nec benefica in octavo loco est, qui natus est, exuretur.*

Quand le Soleil (il faut lire Mars) est en conjonction avec le Soleil dans le signe du Lion, placé sur l'Ascendant, sans que Mars y possède la dignité de terme, ou qu'une planète bénéfique ne se trouve dans la huitième maison, le sujet du thème natal, périra par le feu.

LXXVI. — *Cum Saturnus cœli medium tenet, opponiturque ei conditionarium luminare, ac terrenum signum est in imo, qui natus est, œdificiorum ruina interibit. Quod si humidum signum est, aquis suffocabitur. Si vero humanum, ab hominibus strangulabitur, aut laqueis, flagellisue peribit. Verum si benefica octavo in loco est, propior his erit, non tamen morietur.*

Lorsque Saturne est placé dans le Milieu du Ciel, et que le luminaire conditionnel se trouve situé en opposition dans un signe de terre, au fond du ciel, celui qui vient au monde périra sous une ruine d'édifice. Si le signe est un signe d'eau, il mourra par noyade ; si le signe est un signe humain, il mourra par la corde ou la violence. Toutefois, si une planète bénéfique se trouve dans la huitième maison, ou jette un sextile ou un trigone dans le fond du Ciel, le sujet échappera à la mort.

(*A suivre.*) Traduction JULEVNO.

LA VERGE DE JACOB

Rabdomancie Originale

(*Suite.*)

De quelle manière on peut découvrir, en particulier, les mines et les métaux cachés

Quoique dans le chapitre précédent nous ayons montré, en général, la manière de découvrir les choses cachées, et qu'il semble que ce que nous en avons dit doit donner une idée parfaite de ce qu'on y doit pratiquer. Néanmoins, comme il y a beaucoup d'observations particulières en chaque espèce, qu'on ne peut savoir que par une longue expérience, j'ai cru qu'il était nécessaire de faire un chapitre particulier sur ce qu'on doit remarquer en faisant la recherche des métaux, des mines et minéraux.

Ceux qui cherchent les métaux ne voudraient point trouver de l'eau, au contraire, comme elle les peut tromper en faisant tourner la baguette de même que le métal qui peut être dessus ou dessous, et leur peut causer une excessive dépense pour la puiser des mines quand elle se trouve jointe à elles, ils souhaiteraient qu'il n'y en eût point du tout. Pour se tirer de cet embarras, on tâche avant toutes choses de savoir s'il n'y a point de source dans le lieu où la baguette tourne, et pour la découvrir, on se précautionne, au moment de la recherche, d'un linge mouillé au bout de la baguette : et quand on aperçoit que ce linge n'arrête pas ce mouvement, on connaît d'abord ou qu'il n'y a pas de l'eau, ou que, s'il y en a, elle est jointe avec quelque autre matière qui continue ce mouvement. Cette matière ne pouvant être qu'un métal, un minéral, etc. Après lui avoir fait toucher de plusieurs métaux ou minéraux, etc., sans que cela l'arrête, l'on tire encore cette conséquence qu'il n'y a point de métaux ou de minéraux, etc., en ces endroits, ou qu'avec eux, il y a encore quelques autres espèces qui continuent ce mouvement, comme pourrait être un corps mort, une limite, etc., pour le corps mort il lui faut faire toucher de la mumie, pour les limites, nous en traiterons dans un autre chapitre.

C'est donc une maxime certaine que, pour la recherche

des métaux, il se faut précautionner avant toutes choses : 1° D'un linge mouillé au bout de la baguette ; 2° Se munir d'autant de différentes espèces de métaux ou de minéraux, qu'on croit qu'il y en a de renfermées, et comme la vertu d'arrêter n'est pas attachée à la quantité, mais à la qualité, on juge bien que les pièces n'en doivent pas être fort grandes et qu'il suffit qu'elles soient du poids d'un écu d'or ; 3° On doit fendre la baguette de deux ou trois fentes, ou plus, afin qu'on y puisse enchasser les espèces qu'on lui veut faire toucher, mais de peur qu'en faisant ces fentes en travers, les deux branches ne se séparent, il les faut faire du côté des branches, et au cas qu'on ne puisse enchasser toutes les espèces dans les fentes qu'on aura faites, on pourra placer le reste dans le creux de la main qui touche la baguette.

L'on tient encore pour maxime que les espèces ne se contrarient jamais, et que quand, par exemple, au lieu de trois espèces qui sont cachées, on en ferait toucher de six à la baguette, ou au bout ou dans la main, il est certain que les trois superflues n'empêcheront pas son mouvement, comme le défaut de l'une des trois renfermées le pourrait continuer. Tout ce que cette abondance peut produire, c'est la confusion et l'embarras de savoir lesquelles des six n'y sont pas ; pour s'en tirer, il faut éprouver si souvent séparément et conjointement, qu'on trouve enfin les trois seules qui l'arrêtent, et en même temps on connaît les superflues.

Il est encore important de remarquer que si les espèces dont on se sert ne sont pas totalement de la même qualité des cachées, elles n'arrêteront point ; d'où il suit que l'or ni l'argent fin n'arrêteront point pour le faux, ni le faux pour le fin, l'étain commun pour l'étain fin, ni le fer pour l'acier. Ce qui n'est pas d'un petit secours, si, par hasard, les deux espèces étaient cachées en deux différents endroits pour connaître le lieu où est le faux, et celui où est le fin.

Il paraît surprenant que l'acier, qui n'est qu'un fer raffiné, n'arrête pas le mouvement pour le fer, mais la surprise cesse quand on remarque que ce raffinement lui donne une qualité différente par l'alliage qui entre dans la composition, de même que l'alliage de l'or et de l'argent.

La mine crue est une espèce d'exception à cette maxime, d'autant qu'en l'état qu'elle sort du sein de la terre, elle arrête le mouvement pour le fer et le fer pour elle, quoi que cela semble impliquer parce que les autres corps dont elle est encore enveloppée avant que d'être épurée, lui devraient donner une qualité différente du fer, néanmoins ils produisent respectivement les mêmes effets, la raison en est sans doute, que le fer étant fondu et purifié ne change point de nature pour être dépouillé des corps hétérogènes qui l'enveloppaient, comme l'acier qui, par son alliage, fait un composé d'une nature différente. En un mot, le fer enveloppé des matières grasses de la mine qui le contient peut arrêter le mouvement sur lui, de même que lui sur la mine, mais l'acier cessant d'être fer par l'alliage dont il est composé, l'un ne peut plus arrêter le mouvement sur l'autre.

L'on peut étendre la conséquence de la mine de fer aux autres de différente qualité, par exemple un morceau de mine d'argent arrêtera le mouvement pour l'argent et l'argent pour la mine, etc., et de même que l'acier n'arrête pas le mouvement pour le fer, le composé de ce métal n'arrêtera point le mouvement pour la mine, ou la mine pour le composé, ainsi qu'on le peut connaître par l'essai sur l'argent fin et le faux.

Il y a encore une observation fort curieuse et fort nécessaire à la recherche des mines, c'est qu'il y en a une partie qui est si abondante en soufre et en antimoine, qu'ils dominent sur le métal avec lequel ils sont mêlés ; il y en a d'autres plus fines où le métal domine sur le soufre et sur l'antimoine, en la première espèce il pourrait être que le métal seul ne pourrait arrêter le mouvement sur la mine, parce qu'étant comme enveloppé d'une grande abondance de soufre et d'antimoine, la baguette ne tourne pas pour le métal seul, et ainsi il faut se munir d'un peu de soufre et d'un peu d'antimoine pour arrêter son mouvement, en la seconde le métal seul suffit pour l'arrêter, ce qui nous fait juger de la finesse de la mine, parce que la quantité du métal excède celle de l'antimoine.

Sans doute qu'il ne sera pas inutile de rapporter en ce chapitre un moyen de distinguer les sources et les mines d'avec les autres choses cachées, dont nous avons parlé

au chapitre précédent. Je veux dire que l'on connaît que l'on est sur une source, lorsqu'en la traversant la baguette tourne en baissant, et qu'elle tourne en remontant contre l'estomac, lorsqu'on suit leur longueur, ce qui n'arrive pas lorsqu'il n'y a qu'un métal séparé de la mine ; ou quelque autre chose renfermée dans un espace limité ; d'autant qu'alors son mouvement est toujours uniforme dans la longueur et dans la largeur, et il ne change point que l'on ne sorte de l'espace que cette chose occupe.

Voici la raison de cette différence : les veines et les filons des mines étant attachés au tronc comme les rameaux le sont à l'arbre, il s'en émane continuellement des esprits végétaux qui concourent dans la longueur à la perfection et à la nourriture de toutes les parties de cet arbre, lorsque l'homme remonte sur l'espace de l'un de ces filons, les parties subtiles qui s'émanent de lui, sont entraînés par ces esprits ; et par le choc qu'elles en reçoivent elles sont obligées de rebrousser ; et quoique l'homme n'en ressente pas le mouvement, la baguette qui reçoit l'impression que ces mêmes parties subtiles lui donnent est obligée de suivre leur pente et de retourner en arrière comme elles. L'on trouve la démonstration de cette vérité en un corps qui remonte une eau courante, d'autant qu'où il est entraîné par son mouvement, ou s'il a la force de lui résister, il fait faire aux particules de cet élément un mouvement circulaire autour de lui, lesquelles donnent la même impression aux choses mobiles qui lui sont attachées.

Mais il n'en est pas de même des métaux séparés de la mine parce qu'étant dans leur perfection et séparés de la matrice ou de la source commune d'où ils tiraient leur nourriture, ce concours ou ce transport d'esprits végétaux ne se fait plus vers eux. Il n'y a que les particules ou les corps subtils qui s'exhalent d'eux-mêmes, qui causent le mouvement de la baguette, et ces mêmes corps subtils s'exhalant également de tout l'espace que les métaux occupent, ne produisent, par conséquent, qu'un mouvement égal en la longueur et en la largeur.

L'on doit donc encore tenir pour constante la maxime dont nous venons de parler ; et comme il arrive souvent que, par les guerres, par la succession du temps, par les éboulements des édifices et par les inondations plusieurs mé-

taux se trouvent renfermés dans le sein de la terre. L'on n'aura pas de peine à les distinguer à l'avenir si l'on suit les préceptes que nous avons donnés, et si dans les masures ou autres lieux que l'on croira renfermer quelque chose le linge mouillé n'arrête pas le mouvement de la baguette, il faut chercher en croix sur les endroits où elle tourne pour découvrir si le mouvement est différent en la largeur et en la longueur, et quand on la trouvera uniforme partout, on pourra conclure hardiment que ce mouvement n'est causé, ni par une source, ni par une mine, qu'il faut que ce soit un métal ou quelque autre chose, et après faire les différentes épreuves des métaux, jusqu'à ce qu'on ait découvert ceux qui y sont cachés.

Par exemple, s'il y a des armes, la baguette tournera également dans la longueur et dans la largeur de l'espace qu'elles occupent, mais il ne faut pas croire que le fer seul arrête son mouvement, comme il y en a d'acier, d'autres qui sont garnies d'argent ou d'autres métaux, pour arrêter le mouvement il faudra aussi faire toucher de ces métaux, et lorsqu'elle s'arrêtera l'on pourra connaître en quelque façon leur qualité, de même que l'on connaîtra leur profondeur en terre parce que nous dirons à la suite.

Il arrive souvent qu'après avoir observé toutes ces maximes, mis le linge mouillé au bout de la baguette, et fait toucher de tous les métaux en particulier et conjointement, son mouvement ne s'arrête point, de sorte que l'on se trouve en la même peine qu'on était avant de faire l'expérience. En voici la véritable cause ; c'est que la baguette tourne encore pour le charbon de pierre, et pour tous les autres minéraux, comme le cinabre, le soufre, l'antimoine, l'ocre, et leurs composés où ils dominent, comme le verre, la cire d'Espagne rouge, non la noire où il n'entre point de cinabre, et ainsi des autres, de sorte que si les métaux ne suffisent pas pour arrêter ce mouvement, il y faut encore essayer de ces minéraux d'autant de sorte dont on pourra s'aviser, jusqu'à ce que l'on ait trouvé celui qui manquait pour arrêter le mouvement. On peut ensuite recommencer son épreuve en ôtant une des espèces qui touchaient autre que la dernière qui a arrêté, et le bâton restant sans mouvement on peut conclure qu'il n'y en a pas de celle-là et ainsi consécutivement, et lorsqu'en ôtant quelqu'une l'on

verra qu'il recommencera à se mouvoir, il la faut laisser dans la certitude qu'il y en a de semblable cachée et ainsi successivement jusqu'à ce qu'on ait ôté toutes celles qui n'arrêtent pas le mouvement.

(*A suivre.*) F. G.

Revues et Journaux

Dans les *Annales Théosophiques* (2e trimestre 1913) Mme de Bryas publie un aperçu sur l'Histoire Occulte et des dynasties divines de l'Egypte. S'appuyant sur les révélations intuitives de Scott-Elliot, Leadbeater et Mme A. Besant, l'auteur donne l'*histoire* de la *préhistoire* égyptienne depuis l'an 400.000 av. J.-C., et nous enseigne des faits d'une précision déconcertante. Ainsi, il paraît qu'en l'an 79.797, Manu Vaivasvata franchit la mer de Sahara avec 9.000 émigrants, etc., etc... ! Une telle précision nous laisse un peu sceptique sur la valeur d'une carte de la Lémurie et de l'Atlantide qui se trouve ajoutée à cet article.

Le *Bulletin de l'Institut général psychologique* donne sur la fameuse question des chevaux d'Elberfeld, deux communications documentées et vraiment intéressantes ; l'une par M. A. Manegaux exposant la méthode d'enseignement employée et les résultats obtenus, mais sans oser conclure, l'autre par M. Y. Delage sur le contrôle à apporter dans de futures expériences.

Dans l'*Echo du Merveilleux,* de juillet, l'abbé Radiguet examine différentes prophéties de Daniel, de Jésus-Christ, de saint Paul, saint Pierre, saint Jean et se demande si les évènements modernes, le relâchement de la foi catholique notamment, ne doivent pas faire prendre au sérieux, cette fois, la vieille balançoire de l'Antéchrist et de la fin du monde.

Le Fraterniste, du 27 juin, reproduit des photographies spirites obtenues par M. Mesnard à l'aide d'un appareil spécial, en pleine obscurité et en présence d'un médium. On y voit de vagues figures qui seraient, selon lui, des esprits.

Dans le numéro du 11 juillet, F. Jollivet-Castelot donne un article sur l'évolution inorganique. S'appuyant sur les résultats de la spectrographie stellaire et les travaux de M. Lockyer, il montre que la substance des astres subit une évolution chimique en rapport avec l'évolution thermique de ceux-ci : à mesure qu'apparaissent certains corps, d'autres corps disparaissent, parmi lesquels l'Helium, le protohydrogène, le protomagnésium, le protocalcium.

L'Homéopathie Française, de juillet, publie un article du Dr Allendy sur la théorie des quatre tempéraments.

L'auteur montre comment cette théorie tire son origine de la conception du Quaternaire qu'on retrouve dans les plus anciennes civilisations, et il insiste sur le fait que, selon les anciens, le tempérament est une réaction éminemment variable selon la race, le climat, l'âge, le sexe, l'hérédité ; il s'élève contre la confusion qu'on a faite du tempérament avec la constitution : celle-ci est indiquée par des caractères immuables, tandis que le tempérament résulte de la prédominance d'une fonction vitale. Les quatre tempéraments sont décrits d'une façon très complète.

Dans le *Journal du Magnétisme*, de juin, MM. H. et G. Durville racontent comment ils ont pris le médium Carancini en flagrant délit de fraude et donnent une épreuve photographique du plus haut intérêt.

Dans *Mystéria*, de juin, sous le titre : « L'embaumement et la cuirasse magique de la momie égyptienne », C. B. donne des renseignements très complets sur la technique et le rituel de l'embaumement dans l'ancienne Egypte. Le même numéro contient un article de Mystique par G. Wilfrid : « Le Spiritualisme et la Religion Catholique », montrant comment l'esprit évangélique de fraternité universelle et de simplicité s'oppose à la politique de l'Eglise Catholique et Romaine, persécutrice et mercantile.

Citons enfin l'étude sur les « Nouvelles Transmutations de la Matière », de A. Troller, décrivant les dernières expériences de Ramsay, Collie et Patterson. Ces expériences tendent à réfuter les hypothèses diverses qui avaient été proposées pour expliquer autrement que par la transmutation, la production de Néon et d'Hélium, dans les ampoules de Crookes.

Psyché, de juin, publie une conférence de l'abbé Alta, « L'Occulte et le Culte », montrant comment l'Eglise a déformé l'esprit du Christianisme. Il explique notamment que la communion par le pain et le vin n'est que l'assimilation, par l'homme, des forces vitales contenues dans la nature et qu'elle symbolise l'assimilation par l'âme *consciente* de l'influence divine.

Dans la *Revue Théosophique Belge*, de juillet, Wittemans examine si les temps sont accomplis pour la seconde venue du Christ et il conclut en faveur de cette intuition.

REÇUS : *L'Alliance Spiritualiste, O Astro* (Sao-Paulo), *Les Entretiens Idéalistes, La France Médicale, L'Hexagramme, L'Indipendente* (Trieste), *Le Messager, Le Mercure de France, Les Nouveaux Horizons, Novos Horisontes* (Lisboa), *Nueva Fra* (Barcelona), *O Pensamento* (Sao-Paulo), *Le Réformiste, Reformador* (Rio de Janeiro), *La Revue Suisse des Sciences Psychiques, La Tribune Psychique, La Vie Mystérieuse, La Vie Nouvelle.*

SOUDBA.

L'Imprimeur-Gérant : P. CHACORNAC.